

REGIE DU DÉPÔT LÉGAL

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

DÉPÔT D'ÉDITEUR

Le 2. VII VI 1925

OEUVRES

DE

André Foulon de Vault

POÉSIES

1900-1910

*L'Allée du Silence. — La Statue mutilée.
La Fontaine de Diane.*



PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCXXV

OEUVRES

DE

1679
André Foulon de Vaulx

Couronnées par l'Académie française
(Prix Maillé de la Tour-Landry, 1922)

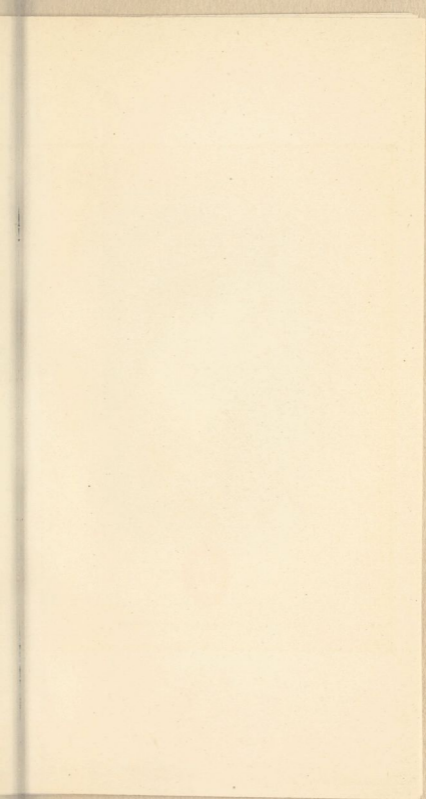
8° Ve
11303

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE LIVRE

10 exemplaires sur papier de Hollande.

10 — — — — — Chine.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'Éditeur.





OEUVRES

DE

André Foulon de Vault

POÉSIES

1900-1910

L'Allée du Silence. — La Statue mutilée.

La Fontaine de Diane.

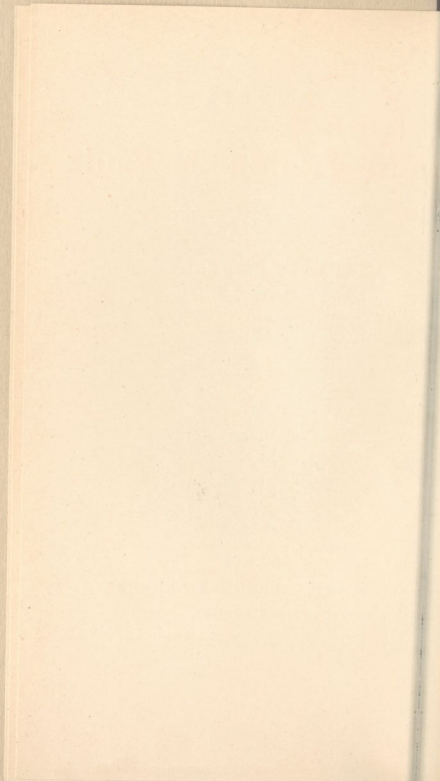


PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE

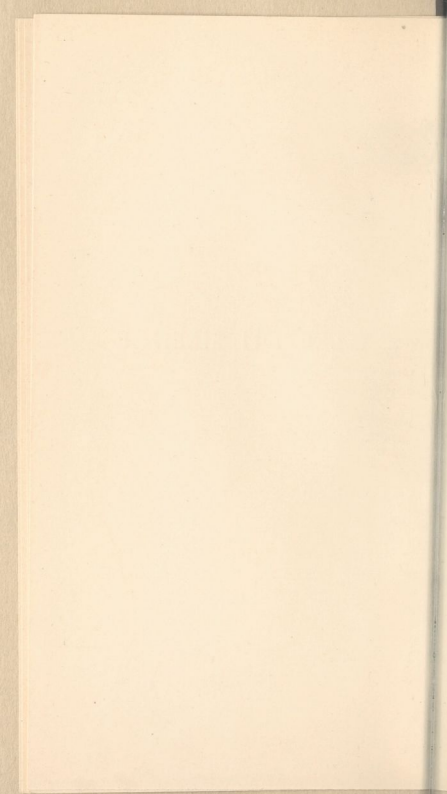
23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCXXV



L'ALLÉE DU SILENCE

(1904)





L'Allée du Silence

Au fond du parc désert où toute voix s'est tue,
Où le bourdonnement humain s'est arrêté,
La grande allée étend avec tranquillité
Sa vaste nef, qu'octobre a déjà dévêtue.

Pour rendre plus sereine encor sa majesté,
Dont la splendeur d'âge en âge se perpétue,
Diane chasseresse y découpe en statue
Le geste souverain de sa divinité.

Pareille à cette allée ample, je veux ma vie :
Droite, silencieuse, à l'Art seul asservie,
Close aux rumeurs, rebelle au plus humble détour.

Et, défiant le Temps, robuste comme un arbre,
Je veux que la fierté de mon unique amour
Y dresse vers l'azur la blancheur de son marbre.

Avant-Printemps

LE gris du ciel de mars a des remous soyeux ;
L'air hésite à chanter, comme un nid qui s'éveille.
L'avant-printemps nouveau, que ton aube ensoleille,
Fait rêver la langueur à l'entour de tes yeux.

Dans les bois où se plait ta tendresse farouche,
Viens écouter l'appel sonore du coucou.
Tes bras sont un collier de fraîcheur à mon cou
Et ton sourire est comme une fleur à ta bouche.

Les premiers bourgeons verts sont déjà dépliés.
Le soir descend en nous, doux comme une caresse,
Lorsque la lune — telle après moi ta tendresse —
Enroule ses reflets autour des peupliers.

Printemps aux Bois

L'AIR de mai s'attédie d'une douceur fondante.
On se sent inondé d'un besoin de bonté,
Et nous marchons ainsi qu'en un rêve enchanté
Que la voix de Mozart bercerait d'un andante.

Dans les vergers en fleurs s'appellent les oiseaux.
Les lilas emperlés égouttent leur rosée,
Et sur la paix de la campagne reposée
Les hautbois de l'aurore attaquent leurs scherzos.

Une douceur clémente enveloppe les choses
Le bonheur nous enserre et nous tient tout entiers.
Des effluves d'amour rampent par les sentiers,
Et le vent du matin s'éveille au cœur des roses.

La Nature pour nous apprête ses décors,
Et pour mieux aiguïser le désir qui nous brûle,
Il nous vient une exquise haleine d'aspérule
Dont l'arome est moins doux que celui de ton corps.

Toute tremblante encor de te sentir aimée,
Comme un chevreuil bondit à travers les halliers,
Tu galopes sous bois vers nos coins familiers
Où l'aubépine éclôt en neige parfumée.

Les muguets dont l'odeur nous grise le cerveau
Prodiguent les flocons de leur floraison blanche;
Et, plus légère qu'un rossignol sur la branche,
Ton âme a la fraîcheur du feuillage nouveau.

Tandis que sur ton bras fidèle je m'appuie,
La fauvette emplit la forêt de sa chanson,
Et pour m'unir à toi dans un même frisson,
Mes baisers sur ton cou tombent en chaude pluie...

Printemps parisien

QUEL orgueil est le mien quand, allant vers l'aimée,
Je gagne d'un pied vif le nid d'un rendez-vous,
Lorsque, les jours étant plus cléments et plus doux,
Avril verse sur nous sa tiédeur embaumée!

Le coloris du ciel est d'un bleu si léger!
On boit tant d'indulgence aux frissons de la brise!
Le renouveau pénètre en mon âme et la grise,
Et mon âme est en fleurs comme un jeune verger.

Dans les arbres feuillus monte déjà la sève.
Par l'atmosphère vole un souffle aérien.
La clarté de l'azur ne s'obscurcit de rien :
A peine, à l'horizon, une brume qui rêve.

Les femmes de Paris courent à pas fripons.
Leurs minois étourdis pétillent de malice.
L'arome est capiteux sur le trottoir où glisse
Le froufrou satiné de leurs petits jupons.

La caresse du vent moule leurs contours frêles,
Avive allègrement la fraîcheur de leurs teints ;
Et l'œil est chatouillé par leurs profils mutins
Qui s'éveillent gaiement sous leurs claires ombrelles.

On respire une odeur de fleurs et de baisers.
Et tu t'en viens vers moi, friande de caresses.
Le soleil de printemps rayonne sur tes tresses.
La jeunesse sourit dans tes yeux apaisés.

Et c'est l'heure de nos étreintes ; et j'arrive.
Le cercle de tes bras câlins vient me saisir.
La blancheur de ta chair tressaille de désir
Et ta poitrine est fraîche à l'égal d'une eau vive.

Et quand le nid modeste où tient mon paradis
A vu nos corps se fondre et s'éteindre nos fièvres,
J'écoute gazouiller sur le bord de tes lèvres
Des mots d'amour tout neufs que l'on n'a jamais dits.

Violettes d'Avril

PAR un clair et frileux matin d'avril dernier,
Je les pris en flânant avec toi dans la rue,
A cette enfant vers nous suppliante accourue :
Et j'ai distrait deux fleurs du bouquet printanier ;

Deux fleurs qui, dans un livre à présent apâties,
Couleur de l'âme vierge à son premier émoi,
Chers trésors dérobés sans qu'ils fussent pour moi,
Unissent la langueur de leurs mélancolies.

C'est ainsi qu'entre nous des bonheurs sont glanés,
Dont me baigne la tiède et consolante haleine.
Tu ne les connais pas — et ma mémoire est pleine
De souvenirs de toi que tu n'as pas donnés.

Crépuscule au Printemps

LA fin d'un jour de mars lumineux et clément
Feutrait de sa douceur le jardin solitaire,
Qui, plus fondu sous la caresse du mystère,
S'allongeait dans l'orgueil de son isolement.

L'heure se faisait plus quiète et recueillie.
Éteignant du couchant les reflets orangés,
Elle étendait, ainsi que des voiles légers,
Les réseaux indulgents de sa mélancolie.

Un linon de vapeurs s'effaçait, argenté,
Tel qu'un essaim d'oiseaux effarouchés se sauve,
Et le ciel étalait, dans l'or pâle et le mauve,
La tranquille splendeur de son éternité.

Les arbres élançaient leurs fines découpures
Sur l'espace flammé de rubans violets.
Leurs rameaux nus semblaient de minces osselets
Qui tissaient sur le ciel de nerveuses guipures.

Le croissant de la lune au firmament rêvait.
Sur l'azur transparent, perdu dans son extase,
Un nuage vaguait comme un flocon de gaze,
Si doux et si tenu qu'il semblait un duvet.

Dans l'air une tiédeur, par la brise assourdie,
Voyageait mollement parmi le clair-obscur,
Épurait en passant la clarté de l'azur
Et vous baignait le cœur comme une mélodie.

Sous un tulle de deuil se noyaient les lointains.
On devinait dans la fuite des avenues
Les marbres où songeaient des divinités nues
Dont le soir diluait les contours incertains.

C'est dans un tel séjour de calme et d'harmonie
Que l'époux d'Eurydice, au seuil du bois divin,
Vers celle qu'il pleurait tendait les bras en vain,
Laisant dans sa douleur passer tout son génie.

Et lorsque le jardin se fut démesuré
Sous un épais rideau d'obscurité croissante,
Mon veuvage évoquait une chère ombre absente
Dont je cherchais partout le visage adoré.

Et je me crus, après la mort, dans un royaume
D'abris silencieux et d'asiles sereins,
En un site idéal des Champs Élyséens
Où mon fantôme errait sans trouver son fantôme...

Andantino

AH! lorsque je t'emmène avec moi dans les bois
Par ces jours de printemps où Trianon embaume,
Je crois voir, au jardin dont ton souffle est l'arome,
Le soleil se lever pour la seconde fois!

Dans ce cadre d'antan ta chère âme grisée
Absorbe du passé le suc ensorceleur,
Comme un oiseau qui boit sur une haie en fleur
La gouttelette d'eau que l'aube a déposée.

Sur le gazon nouveau tu sembles voltiger.
Tu cueilles en bouquet nos minutes de trêve,
Et tu suis les sentiers de cet éden du Rêve
Comme un bouvreuil qui tourne à l'entour d'un verger.

Un indulgent sourire ouvre tes lèvres roses.
Ta joue a des contours qu'envierait le satin.
La fauvette est moins gaie et le vent moins mutin
Quand l'aurore s'éveille au cœur mouillé des roses.

Quel cygne a sur ton col éplumé ses blancheurs ?
Un reflet de l'azur passe dans tes prunelles.
C'est ton âme d'enfant qui transparait en elles :
Jamais matin d'avril n'eut de telles fraîcheurs.

Le cristal de ta voix est plus pur que l'eau claire
Qui chante sous la mousse au profond du taillis ;
Et tes regards d'amour, graves et recueillis,
Empruntent leur douceur au ciel crépusculaire.

Et je voudrais le dire en vers frais et rosés,
En vers dont chaque mot serait une caresse,
En vers de grâce émue et d'espiègle tendresse
Qui te pénétreraient comme autant de baisers.

Pluie au Printemps

LE gris-perle du ciel est maintenant plus noir.
L'atmosphère est trop lourde; et la verdure neuve
Attend qu'un grain léger la délasse et l'abreuve,
Et chaque plante espère un peu qu'il va pleuvoir.

L'amour attiédit la fin du jour et l'embaume,
Et l'heure s'amollit de toutes les langueurs
Dont aux soirs de printemps défont tant de cœurs,
Et qui tissent dans l'air comme un troublant arôme.

Nul souffle. On ne voit pas une branche bouger.
Le silence engourdit l'ombre de l'avenue...
Et voici tout à coup que, molle et retenue,
Sur les arbres la pluie esquissè un pas léger.

Il pleut. Mais ce n'est pas l'averse ni la trombe :
C'est un coup d'arrosoir paternel, amical :
Une petite ondée au lent murmure égal.
C'est presque, on le dirait, de la bonté qui tombe.

C'est comme une faveur du ciel parisien
Qui soigne la santé de ces premières pousses.
Inclinant le taillis sous ses caresses douces,
L'eau semble ne couler que pour faire du bien.

Et déjà c'est fini. L'haleine des feuillées
Nous baigne, nous inonde en flot exubérant.
Et dans le soir de juin passe, tel un courant,
Un parfum vert et frais de frondaisons mouillées.

Printemps marin

I

DES chemins creux bordés de hêtres et d'ormeaux,
Entre deux hauts talus où quelque chèvre broute,
S'engagent sur le blanc poussiéreux de la route
Et cernent de fraîcheur la grâce des hameaux.

Ce ne sont que sentiers que le feuillage encombre,
Petits prés habités par des pommiers en fleurs,
Murailles de fourrés pleines d'oiseaux siffleurs,
Corridors de verdure où règne la pénombre.

C'est Manneville; c'est Ectot; c'est Saint-Léger :
Et proprette, disant une vie humble et vraie,
La moindre des maisons, qu'environne une haie,
Mêle à l'air embaumé l'odeur de son verger.

Et, le long d'un couloir que la broussaille emmure,
Dans les taillis, surgit parfois, inopiné,
Le museau gauche et vif d'un poulain étonné
Qui s'exerce les dents à ronger la ramure.

II

J'AI repris le petit sentier de la falaise
D'où j'aperçois les toits de Veules s'effaçant :
Et la brise, là-haut, prend un plus fier accent,
Et l'on hume le vent du large plus à l'aise.

J'écoute en souvenir, coulant comme un frisson,
Un ruisseau qui chantait d'une voix transparente,
Et je vois à nouveau tressaillir l'eau courante
Sur la verte fraîcheur d'un manteau de cresson.

Et voici, sur un pan gazonneux de valleuse,
Un troupeau de moutons qui tond l'herbe, en bêlant,
Mettant sur l'herbe drue un bouillonnement blanc,
Épéuré par un chien d'humeur caracoleuse.

Sous sa cape de laine avec ampleur sculpté,
Son grand chapeau couvrant à demi sa figure,
Résumant l'horizon dans sa vaste envergure,
Le vieux berger a comme un air d'éternité.

III

Au fond du val qu'emplit une immense prairie,
Sinue, allègre et vif, le cours de la Durdent.
De-ci, de-là, dans les saules, en bavardant,
La rivière se cache avec espièglerie.

Le ciel est gris, d'un gris de cendre. Il va pleuvoir.
Le velouté de l'herbe est d'un vert frais et tendre ;
Et l'œil, sans se lasser, regarde au loin s'étendre
L'horizon tamisé par la vapeur du soir.

La nature est ainsi qu'en un songe abîmée,
Et, des seigles massés sur le pan du coteau,
De ces prés, de ces fleurs des champs et de cette eau,
S'exhale en un parfum toute une âme embaumée.

Le soir dans la campagne a couché les troupeaux.
Des vaches, pesamment, qui ruminent par groupes,
Écrasent sur le sol la lourdeur de leurs croupes,
Et leurs yeux alanguis sont grisés de repos.

IV

LE long des champs de trèfle et de colza fleuris,
L'étroit sentier, suivant son caprice, serpente.
La nappe de verdure ondule en molle pente,
Reflétant presque la tristesse du ciel gris.

La falaise prolonge au loin son étendue.
L'air salin vous arrive avec un goût amer.
La rudesse du vent vous balaie; et la mer
Roule au pied des rochers sa fureur éperdue.

Un arbuste, là-bas, tout seul, désespéré
Comme un amoureux veuf qui pleure son amante,
Sous la brise toujours plus âpre, se lamente,
S'échevèle et se tord tel qu'un désespéré.

Assourdi par un jour mélancolique et sobre,
Le paysage, si banal, en devient beau.
Nul bruit, qu'un rauque appel effaré de corbeau...
Et ce printemps marin a des fraîcheurs d'octobre.

V

UN bouquet allongé d'arbres qui se profile
Sur un ciel dont le gris cendré se fait plus noir,
Bouquet d'arbres que penche un peu le vent du soir,
Où l'on devine des maisons : c'est Ingouville.

La pointe d'un clocher se hasarde au milieu
Des feuillages que la chute du jour pallie.
Et le site se vêt d'une mélancolie :
Comme si deux amants allaient s'y dire adieu.

A peine on aperçoit un petit toit de chaume
Dont brunit le velours parmi la frondaison.
Et partout l'on respire, en chaque exhalaison,
La tristesse à l'entour vaguant comme un arôme.

Et c'est la nuit; et c'est la fin du mois de mai.
Et l'on sent, vous baignant largement la poitrine
Avec l'air saturé par la brise marine,
On ne sait quoi de doux que Cazin eût aimé.

Saint-Valery-en-Caux.

Jardins d'Été

AH ! j'en ai vu, de ces jardins stridents de roses,
Dont la gloire au soleil éclate en floraisons,
Donnant un peu de joie aux très vieilles maisons,
Prisonnières de murs austères et moroses !

Les fleurs y mariaient leurs tons blancs et rosés,
— Telle une chair de lait qu'un sang jeune colore, —
Leurs tons de crépuscule ou bien de ciel d'aurore,
Et de lèvres d'amante avides de baisers.

L'été leur imposait son ardeur souveraine.
Il exhalait son âme en souffles lents et lourds ;
Des corolles de feu défailait le velours
Sous l'azur indulgent et clair de la Touraine.

Ils embaumaient le lys, le jasmin et l'œillet,
L'héliotrope las, affaissé sur la terre,
Le gazon frais mouillé qu'un jet d'eau désaltère,
La verdure épuisée au soleil de juillet.

Des parterres montait une odeur de vanille :
L'air qu'on y respirait était chaud et sucré ;
Il avait la richesse et le baume nacré
D'un amour délicat et sain de jeune fille.

Et l'on y devinait le bonheur approuvé
Du bachelier aimant sa petite cousine
Dont le cœur se gonflait lorsque sous la glycine
Elle tendait sa joue au fiancé rêvé.

Sa robe blanche errait à travers les corbeilles.
Ses cheveux blonds flottaient en nattes sur son dos ;
Les massifs la voilaient soudain de leurs rideaux
Où dans le cuivre et l'or bourdonnaient des abeilles.

Et quand le soir tombait, les papillons, grisés
Pour s'être saturés de pourpre et d'émeraude,
Se reposaient enfin à l'heure tiède où rôde
La vivace senteur des jardins arrosés.

Ah ! j'en connais, de ces édens, nids de délices,
Cernant les vieux hôtels d'Orléans et de Tours,
Et je les aime dans leurs rutilants atours
Quand leurs fleurs aux étés entr'ouvrent leurs calices.

Mais je les aime, non sans trouble et sans émoi :
Les rêves que j'y fais sont de telles folies !
Des jeunes filles vont et viennent, si jolies,
Gazouillant des baisers qui ne sont pas pour moi.

O jardins! la langueur de vos roses pâchées
Ne m'apporte que deuils et que rêves déçus :
Ceux des bonheurs qu'en vos berceaux je n'ai pas eus,
Des femmes qu'en vos murs je n'aurai pas aimées.

La Nuit me parle au Cœur

LA nuit me parle au cœur d'une voix de sirène,
Et le souffle émané de ces jardins d'été
Erre si mollement dans le soir de Touraine
Qu'on boit, en respirant, comme un philtre enchanté.

Au ciel, tout palpitant de diamants, se traîne
Le cours aérien d'un long fleuve lacté,
Et le spectacle est tel, en sa douceur sereine,
Qu'il est surnaturel à force de beauté.

Et je suis pris par une immense nostalgie.
Ma souffrance anxieuse alors se réfugie,
Tel un enfant peureux, dans les bras du Désir.

Mais les baisers de la plus belle créature
Ne feront qu'irriter le mal qui me torture :
L'infini que je veux sans pouvoir le saisir.

Fenêtre ouverte

PAR la fenêtre ouverte un rire fuselé
Monte du jardin chaud où se pâment les roses,
Et l'on dirait qu'un peu de fraîcheur a perlé
Par la seule gaité de ces deux lèvres roses.

L'air est de plomb. Depuis un mois il n'a pas plu.
Le soleil de juillet calcine le parterre.
La moiteur vous empâte ainsi que de la glu.
On dirait chaque souffle exhalé d'un cratère.

Dans l'inertie où s'est engourdi le matin
Les grelots de ton rire accélèrent leur course,
Et ta gaité d'enfant, qui fleure bon le thym,
Vient étancher ma soif, comme l'eau d'une source.

Intérieur

LA cloche du repas tinte dans l'heure chaude.
Et voici que s'épand de la salle à manger,
Où les mouches font un bourdonnement léger,
L'arome de la pêche et de la reine-claude.

Sur la cour les volets sont clos. Il est midi.
Le soleil a recuit les murs; juillet s'achève.
Des carafes d'eau claire une fraîcheur s'élève
Qui détend la torpeur du matin engourdi.

Et de cette pénombre où la pièce est recluse,
De ces fruits mûrs, du pain doré, du linge blanc,
Il émane, comme un sourire bienveillant,
Une âme de douceur et de bonté diffuse.

Nuit de Juin

J'AI le désir de toi ce soir, ô chère aimée.
La splendeur de ta chair m'offre ses floraisons.
Dans le jardin chargé de sucres et de poisons,
La brise a des soupirs d'amoureuse pâmée.

Sur le parterre en fleurs le vent passe sans bruit.
La lune autour de nous met ses blancheurs de morte ;
Et les roses, afin qu'à l'amour tout exhorte,
Ouvrent leur bouche pâle aux baisers de la Nuit.

Laisse à ma lèvre humide encor ta lèvre unie.
Donne tes yeux, ton corps délicieux et doux...
Et l'âme de Chopin errante autour de nous
Mêle à notre bonheur sa plainte d'agonie.

Je me sens devenir si grand sous ton pouvoir,
Et ma fièvre d'ivresse est telle, et tel mon rêve
Que mon cœur se reflète, en une extase brève,
Dans le ciel étoilé comme dans un miroir.

Et tel est l'infini dont mon être s'affame,
Et telle est la douceur d'être jeune et d'aimer,
Si chaud ce soir où vont ces fleurs se consumer
Comme un souffle émané d'un sein gonflé de femme,

Si folle la minute où tu m'appartiendras,
Et si fondante la moiteur de nos deux bouches,
Que je voudrais, avec des caresses farouches,
Éteindre cette nuit entière dans mes bras!

OEUVRES

DE

André Foulon de Vaultx

Édition in-18 jésus

POÉSIE

- I. — (1892-1894). LES JEUNES TENDRESSES. I vol. *Epuisé*
 II. — (1894-1896). LES FLORAISSONS FANÉES. I vol. 3 60
 III. — (1896-1899). LE JARDIN DÉSERT. I vol. . . . 3 60
 IV. — (1900-1903). L'ALLÉE DU SILENCE. I vol. . *Epuisé*
 V. — (1904-1906). LA STATUE MUTILÉE. I vol. . . *Epuisé*
 VI. — (1907-1909). LA FONTAINE DE DIANE. I vol. 3 60
 VII. — (1910-1912). LES EAUX GRISES. I vol. . . 3 60
 VIII. — (1913-1919). LE VENT DANS LA NUIT. I v. 6 »
 IX. — (1920-1923). LE PARC AUX AGONIES. I vol. 6 »

DEUX PASTELS (*La Fée Mugnette. — Le Portrait*).

- Comédies. I vol. 3 »
 LA PETITE SOUBRETTE, comédie en un acte, en vers.
 I vol. 1 »

ROMAN

Les Ames solitaires

- LA SŒUR AÎNÉE. I vol. 4 90
 LE VEUVAGE. I vol. 4 90
 MADAME DE LAURAGUAIS. I vol. 4 90
 ANGÈLE VERNEUIL. I vol. 4 90
 LE DÉCLIN. I vol. 4 90

- AMOUR D'ARTISTE. I vol. 4 90
 LA VIEILLESE DE LOUIS XV (1771). I vol. . . . 4 90
 FINE MOUCHE. I vol. 4 90
 JEUNESSE BLONDE. I vol. 4 90
 JAMAIS PLUS. — *Henriette Ferrier. — Devant la Mort.*
 — I vol. 4 90

Édition elzévirienne

- POÉSIES (1900-1910). *L'Allée du Silence. — La Statue mutilée. — La Fontaine de Diane.* I vol. avec portrait 15 »
 POÉSIES (1910-1923). *Les Eaux grises. — Le Vent dans la Nuit. — Le Parc aux Agonies.* I vol. 15 »

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

